

Critique de film: One last everything

La plus belle preuve d'amour est de savoir quand s'arrêter. Pas pour l'autre, mais pour soi. C'est là pour moi, tout l'enjeu de *One last everything*. Là, où certains pourrait parler d'égotisme ; moi je parlerais plutôt de courage, car il en faut du courage pour vivre une dernière fois le tout et partir les mains vides. C'est ce courage dont Lisa, personnage principal, a fait preuve, qui a retenu mon attention. A première vue, ce film n'avait aucune chance d'attirer mon attention et encore moins mon envie de le choisir ; et pourtant c'est bien de lui que je vais parler. Je ne l'ai pas choisi pour ses conditions de tournage que j'admets saluer. Je ne l'ai pas choisi pour son humour qui m'a pourtant bel et bien fait rire. Je ne l'ai pas choisi pour ses personnages décalés développés avec subtilité, comme la voisine intrusive avec un triste passé. Je l'ai choisi pour sa fin qui m'a marquée bien plus que je ne veux l'admettre et raisonne encore en moi au moment où j'écris cette critique. En lisant le synopsis, je voyais mal comment ce film pouvait être un film profond. Je voyais mal comment il pouvait susciter l'attention pendant 90 minutes, en étant tourné uniquement dans la maison, sans doute dû au covid. C'était un sacré défi que je voyais mal être réussi par Lukas Nathrath et par n'importe qui d'ailleurs. Mais voilà que le film commence et je suis aussitôt embarquée par l'esthétique qui allie à la fois le malaise et une ambiance chaleureuse. Le malaise est instauré par le choix d'avoir essentiellement des plans fixes et très nets, au point de capter chaque mimique des personnages de telle sorte à en faire un livre ouvert. Je pense notamment à l'arrivée de Valérie, la nomade qui n'a pas trouvé endroit où séjourner, au dîner départ de Lisa. Là, on la voit seule dans un plan resserré assise face à cette masse qui se connaît. Dans des plans rapprochés, dans un montage alterné et saccadé, on voit son malaise face au groupe d'amis, puis on voit chacun d'entre eux seuls la fixant. Il n'y a pas de bande son, aucun d'eux ne détourne le regard, le silence règne au point qu'en tant que spectatrice j'ai eu l'impression que le malaise était dirigé vers moi. D'autant plus que chaque membre de ce groupe était montré en légère contre plongée, ce qui sur grand écran, vient nous écraser en tant que spectateur. Chacun tour à tour nous dévisage. De ce point de vue, en répétant la même méthode, il n'y a rien à dire, la mise en scène a su établir le malaise. Cependant, ce que je retiens c'est ce que ce dernier a su laisser place à une ambiance chaleureuse ; car oui, n'oublions pas qu'il s'agit avant tout d'une fête de départ organisée par Lisa qui est sur le point d'emménager à Berlin. Il fallait donc que l'on sente la convivialité. Elle passe par le travail visuel, avec le choix d'avoir un filtre qui tire vers le brun, rendant ainsi le film chaleureux, puisque c'est une couleur qui évoque la chaleur, les bois...Et ce n'est pas tout ! Lors de la boum improvisée, les couleurs se veulent plus chaudes, dont l'orange et le jaune qui règnent. Ainsi, nous avons un bon équilibre entre le malaise et la convivialité venant, non seulement de la couleur mais aussi du fait que ces individus d'horizons différents partagent un dernier moment ensemble. Je dirais donc que cette mise en scène trouve la chaleur dans l'ensemble et la froideur dans l'individuel. Je me vois mal parler de ce film sans parler de l'humour qui est un des fils conducteurs. J'ai eu du mal à ne pas rire lorsque Clemens se retrouvait dans un comique de situation improbable : une voisine qui l'embrouille avec les différents types de farines puis s'invite à leur soirée de départ ; un livreur qui fait ses besoins chez Clemens et y prend sa douche avant de partir comme un voleur. Si cet humour a si bien marché c'est parce que l'écriture était audacieuse. Lorsqu'il y a eu la dispute sur le statut de l'Allemagne et son passé nazi, elle a su amener ce sujet avec légèreté même si selon moi, il a manqué un peu de subtilité dans son arrivée. Mettre un sujet aussi sensible sur la table et réussir à faire rire toute une salle demande de l'audace. J'ai apprécié l'idée qu'ils l'aient poussé jusqu'au bout avec la réplique de Valérie « mais Hitler était autrichien ». J'ai été bouche bée, mais la situation était tellement improbable qu'elle est passée sans accroche. De là, l'écriture en devient encore plus audacieuse parce que derrière cet humour, j'ai vu la critique à vouloir faire de ce sujet un sujet tabou. Je parle de fil

conducteur parce qu'il a su faire passer le climax, notamment quand Clemens utilise le personnage de Julius Forster pour mimer. Tout le monde rie jusqu'à comprendre qu'il s'agit d'une dispute et qu'après ça il n'y avait plus de retour en arrière ; la soirée est gâchée tout comme la relation entre Lisa et Clemens. Cet humour véhicule alors un fond, surtout lorsqu'on pense à la voisine, l'un des personnages les plus drôles, qui au fond est juste un être solitaire et triste d'avoir perdu son frère après une dispute. Ainsi je dirais qu'il incite à ne pas juger un livre à sa couverture. J'ai commencé mon récit en soulignant le courage de Lisa ; c'est sans doute le personnage qui évolue le plus. C'est pourquoi je regrette l'idée que le focus ait été gardé sur Clemens et qu'elle ait dû survivre entre les mailles du filet. J'aurais aimé avoir sa réflexion lors de sa fuite. Mais en réfléchissant, je me dis que c'était sans doute le but recherché afin que la fin soit frappante, surtout quand on connaît la santé mentale de Clemens, son copain. Cette jeune femme dans la vingtaine est à première vue un personnage assez ouvert, joyeux, fort et prêt à croquer la vie à pleine dents, contrairement à Clemens qui semble être trop faible pour son monde et lutte contre lui-même. Dans ce film, le fond a pris forme grâce à l'évolution de Lisa qui admet sa faiblesse, arrête de vivre pour son couple et décide de se faire passer en premier pour éviter de sombrer. Dans un gros plan sombre et au sol tamisé de couleurs chaudes, la proximité des personnages avec la caméra qui jusqu'à présent était malaisante, devient intime et nous fait rentrer dans la bulle complexe du couple. Dans ses dernières minutes se cache tout l'enjeu du film : quand une face d'une pièce est abîmée, il est difficile pour le revers de rester intacte. Comment aider quelqu'un qu'on aime quand on sombre avec lui et à cause de lui ? Lisa reflète la position de beaucoup gens en 2023 où la question de la santé mentale et la toxicité sont mises en avant. Elle déculpabilise les individus susceptibles de s'en vouloir de vouloir partir de cette situation et de s'être imaginé la fuyant. Elle représente la garantie que l'on s'en sort et que l'autre aussi, car pour moi le fait que Clemens n'ait pas cherché à la retenir et ait continué à avoir une conversation simple avec elle, montre qu'il va s'en sortir.